

Résistance populaire et identité islamique

Ce texte de **Youssef Girard** constitue une excellente analyse de la Résistance palestinienne. Il montre que le puissant ressort de cette résistance tient à son lien organique avec le peuple. D'après l'auteur, « la résistance populaire est la principale expression du refus des peuples arabes de capituler devant l'hégémonie occidentale et la colonisation sioniste ». Ce sont les mêmes mécanismes qui ont animé les résistances victorieuses en Algérie ou au Vietnam. « Du fait de la supériorité technique des puissances hégémoniques, les guerres conventionnelles ne font qu'entériner la domination technico-militaire des nations impérialistes et de leurs alliées. En revanche, les résistances populaires ont toujours réussi à faire reculer les puissances impérialistes », précise l'auteur. Dans les sociétés arabo-musulmanes ces résistances ne deviennent populaires que lorsqu'elles puisent leur force et leur légitimité dans le référent islamique. Cette lecture s'applique parfaitement aux évolutions de la Résistance Palestinienne de ses origines à nos jours.

La guerre d'octobre 1973 marque un basculement fondamental dans la résistance à la colonisation sioniste. Pour la première fois des armées arabes parvinrent à tenir tête à l'ennemi sioniste qui fut contraint de reculer. Après la perte du quart de son potentiel militaire, les sionistes, inquiets de voir leurs réserves s'épuiser, furent obligés de faire appel aux Etats-Unis pour organiser d'urgence leur ravitaillement en arme. Le pont aérien organisé entre Washington et Tel-Aviv permit aux sionistes de préserver les positions conquises durant la guerre de juin 1967. Toutefois, si la guerre d'octobre 1973 vit un rééquilibrage des forces en faveur des armées arabes, elle fut aussi la dernière guerre conventionnelle entre une armée arabe et l'Entité sioniste. Après la guerre, Anouar as-Sadate déclara ouvertement : « cette guerre est la dernière. » [1] Cette déclaration heurta les résistants arabes mais elle exprimait clairement les projets des dirigeants de la région plus soucieux de mettre œuvre l'intifadah – l'« ouverture » au capitalisme et à l'impérialisme occidental liquidant les acquis sociaux de la période nassérienne – que de résistance à l'hégémonie occidentale et la colonisation sioniste. A partir de là, tel les hypocrites suivant David, ils affirmèrent : « nous ne nous sentons pas aujourd'hui de force à résister à Goliath et à ses hommes . »

[2]

Face à la forfaiture de leurs dirigeants, les peuples arabes répondirent comme ceux qui étaient convaincus de rencontrer leur Créateur parmi les hommes de David : « Combien de fois une troupe peu nombreuse a, par la grâce d'Allah, vaincu une troupe très nombreuse. » [3] Ainsi, alors que les gouvernements et les armées arabes abdiquaient devant la puissance de feu sioniste, la résistance populaire devint le principal acteur de la lutte de libération du Machrek, notamment en Palestine et au Liban. La résistance populaire devint la principale expression du refus des peuples arabes de capituler devant l'hégémonie occidentale et la colonisation sioniste.

Avant le renoncement des officiels Egyptiens, la résistance populaire commença à s'organiser à partir des camps de réfugiés Palestiniens de Jordanie ou du Liban. En 1959, le Fatah qui se proposait d'organiser la résistance du peuple palestinien, fut créé par des dissidents de l'organisation des Frères Musulmans, tels que Yasser Arafat, Khalil al-Wazir [Abou Jihad] et Salah Khalaf [Abou Iyad], et un proche du parti Ba'ath, Farouk Kaddoumi [Abou Loutof]. Fraîchement indépendante, l'Algérie, alors dirigée par Ahmed Ben Bella, fut le premier Etat arabe à accorder son soutien politique et militaire à l'organisation palestinienne qui souhaitait mener des actions armées. Dans cette perspective le Fatah créa une branche militaire, al-Asifa [la tempête], qui mena ses premières opérations commandos contre l'Entité sioniste à partir de la fin de l'année 1964. Dans le même temps, certains membres du Mouvement Nationaliste Arabe [MNA], tel que Georges Habache, envisageaient de plus en plus le développement de la lutte armée comme principal mode de résistance à la colonisation sioniste.

Au-delà de la lutte armée, ces organisations réussirent à donner aux Palestiniens dispersés dans les camps du Liban, de Jordanie et de Syrie et dans divers pays une structuration constituant la 'assabiyya – l'esprit de corps – de leurs nations éclatées par la colonisation. A partir du 1968, cette 'assabiyya se structura au sein de l'OLP qui représentait l'identité et les aspirations nationales du peuple palestinien.

La débâcle de juin 1967, donna une nouvelle impulsion à la résistance populaire qui se développa dans les territoires nouvellement occupés et dans les camps de réfugiés de Jordanie et du Liban. Les organisations palestiniennes voulaient développer la guerre populaire sur le modèle de la résistance algérienne ou vietnamienne. Faire de Amman un nouvel Hanoi devint l'un des objectifs du Front Populaire de Libération de la Palestine, créé au lendemain de la défaite par Georges Habache et des dissidents du MNA. La bataille de Karamé marqua l'affirmation politico-militaire de cette résistance populaire. Le 21 mars 1968, l'armée sioniste attaqua le camp de Karamé en Jordanie mais elle fut repoussée par la résistance palestinienne qui remportait sa première bataille. Ce succès contribua à renforcer la popularité de la résistance palestinienne dans le monde arabe où le feddayin devint l'incarnation vivante de la moumana'a – résistance – arabe.

Contre cette montée puissance de la moumana'a arabe, le roi Hussein de Jordanie se plia aux injonctions de l'Occident impérialiste et des sionistes en éradiquant la résistance palestinienne en septembre 1970. Les impérialistes et la réaction arabe refusaient que le Jordanie serve de base arrière à la résistance palestinienne. La terrible répression de Septembre noir fut un coup extrêmement dur pour les organisations palestiniennes qui furent contraintes de se replier au Liban où la résistance avait installé des bases militaires dans le Sud du pays après l'attaque de l'aéroport de Beyrouth par les sionistes le 28 décembre 1968. A partir de ces bases, la résistance palestinienne commença à lancer des attaques contre l'Entité sioniste. Cette résistance restera active jusqu'à l'invasion du Liban par les troupes sionistes en juin 1982. Suite à cette invasion, la résistance palestinienne fut contrainte de quitter le Beyrouth. Installé à Tripoli dans le Nord du Liban, Yasser Arafat et 4 000 de ses partisans furent une nouvelle fois contraints de quitter cette ville, le 21 décembre 1983, sous la pression des troupes syriennes et de certaines organisations palestiniennes hostiles à sa politique. S'installant à Tunis, la direction de l'OLP fit de cette ville, éloignée des théâtres d'opérations, son nouveau quartier général.

Ce départ marqua une évolution dans la moumana'a arabe. Premièrement, malgré l'opposition d'une grande partie de ses dirigeants palestiniens, la direction de l'OLP qui n'était plus directement en contact avec le peuple palestinien, s'engagea dans une politique de « compromis » avec l'ennemi. Deuxièmement, après le départ de la direction de l'OLP du Liban, la moumana'a arabe vit l'émergence d'organisations ayant l'islam comme référence centrale. Le Hezbollah fut créé en 1982 et prit rapidement la tête de la résistance à l'occupation sioniste au Liban alors qu'en Palestine une nouvelle organisation de résistance émergeait en 1981, le Jihad Islamique fondé par Fathi Chakaki, un nationaliste arabe passé à l'islam politique révolutionnaire. Mais cette évolution de la moumana'a arabe était portée en germe par les modalités d'actions propres à la guerre populaire.

Selon Ho Chi Minh, dans la guerre populaire « les troupes régulières, régionales ou de guérilla doivent rester étroitement unies à la population ; si elles s'en détachent, elles connaîtront la défaite. » [4] Cette nécessité d'être dans la population « comme un poisson dans l'eau » obligeait les militants à se mettre à l'écoute du peuple afin d'entreprendre un travail politico-militaire à partir de sa culture spécifique et de ses besoins réels. Les militants étaient appelés à se fondre dans les masses et non à se placer au dessus d'elles en « guide » omniscient. Toute rupture avec la culture des masses populaires arabes au sein desquelles la résistance déployait son action risquait de compromettre sa lutte.

Cette conception de la résistance populaire amena nombre de acteurs à repenser les rapports de moumana'a arabe à la culture et à la civilisation arabo-islamique avant l'émergence d'organisations ayant l'islam comme référence centrale. En 1973, Monah as-Solh écrivait : « quand les masses arabes parlent de leur islamité et ce, quand elles parlent d'une situation politique ou civilisationnelle, elles veulent le plus souvent souligner qu'elle refusent la vassalité à l'égard de l'Occident, entendant souligner ainsi qu'elles se sentent faire partie d'un tout historique et géographique, détenteur d'un héritage, de valeurs, de racines. [...] Parfois même, en proclamant leur islamité, les masses populaires entendent signaler leur attachement positif à cette dimension, signifiant aux intellectuels, aux occidentalistes, aux pseudo avant-gardes : « J'appartiens à un monde et vous appartenez à un autre monde ; et nous sommes différents de vous. » » Il ajoutait : « L'attitude de l'intellectuel progressiste arabe consiste toujours à redouter de reconnaître cette unité profonde qui unit ces deux contenus [islamité et arabisme], en apparence vu son attachement à la pureté révolutionnaire et à l'entière rectitude idéelle, mais, en réalité, étant donné qu'il redoute, s'il venait à cet aveu, de donner au mouvement de libération arabe la densité et l'efficacité qui ferait de lui [une force], allant bien au-delà de l'engagement, du sacrifice, de l'esprit combatif qu'il est prêt à prodiguer. [...] lui-même, en réalité, n'est pas encore devenu arabe au degré d'arabité vécue par les masses et que son arabité n'est pas haussé au niveau de l'islamité des masses. »

Monah as-Solh concluait ses propos en posant la question : « islamité des masses populaires constitue-t-elle un fardeau pour le mouvement nationaliste arabe, ou bien plutôt une dimension supplémentaire de ce mouvement ? Telle est la question qui est ici posée aux gauchistes de l'aliénation idéelle comme à la droite [que ciment] l'intérêt –unis les uns et les autres dans leur acharnement à placer l'Islam hors la révolution. » [5]

Cette réflexion sur l'identité culturelle et civilisationnelle des masses arabes et la volonté de se fondre en elles, fut la base des réflexions des militants des Brigades étudiantes du Fatah ou de la Résistance Populaire dirigée par Khalil Akkhoui dans le quartier populaire de Bab at-Tabbané à Tripoli. Ces militants commencèrent à étudier l'héritage islamique afin d'être en phase avec les milieux populaires au sein desquels ils développaient leurs activités. Dirigeant des Brigades étudiantes du Fatah, Mounir Chafiq expliquait : « La ligne de masse, ça m'a aidé à redécouvrir une culture et un fond civilisationnel historique, l'islam. Et je crois que la ligne de masse, d'écouter les masses, de ne pas les mépriser dans leurs sentiments et leurs vécus, c'était très important. »

[6]

Partis du marxisme, dans sa version tiers-mondiste, ces militants révisèrent leur conception idéologique du fait de leur pratique militante. Deux responsables des Brigades étudiante du Fatah, Mohammed Bassem Sultan et Mohammed Bohaiss affirmaient : « Marx, en ignorant la réalité de la pluralité des modes de civilisation et en considérant que la voie universelle du progrès était celle de l'Europe, a conclu, s'agissant de l'Inde par exemple, que la Grande-Bretagne y avait une double mission historique : détruire les vieilles structures traditionnelles et y implanter la civilisation européenne. L'hypothèse selon laquelle la destruction des structures civilisationnelles et du système social traditionnel des peuples non européens et la greffe de la civilisation européenne signifiait le progrès et la naissance du capitalisme n'a pas été confirmée par les événements ultérieurs. Au contraire, les conséquences réelles de ce processus ont conduit à la construction de systèmes occidentalisés dépendant des métropoles capitalistes et impérialistes. La destruction des systèmes sociaux traditionnels était la condition pour saper les fondements de l'indépendance des peuples non européens et leur imposer un état de dépendance permanente qui allait se perpétuer après même les indépendances politiques. Dans l'une des phases de notre réflexion, nous avons affirmé que les processus révolutionnaires sont toujours singuliers, qu'ils sont liés aux spécificités des sociétés qui les engendrent. Indépendamment de nos convictions et de nos vœux, la question qui se posait était : Quel type de révolution sera engendré par la nation arabe ? En étudiant les spécificités de nos pays, nous avons constaté que le seul système porté en germe par nos sociétés était l'islam. » [7]

Ces discussions sur les fondements idéologiques de leur action amena les militants à repenser le rôle de « l'avant-garde » au sein de la moumana'a arabe. Mounir Chafiq expliquait : « Je crois que le mouvement islamique au Liban et en Palestine a essayé d'aboutir à un autre concept d'avant-garde. Une avant-garde qui ne soit justement qu'une accoucheuse. Lorsque la sage-femme aide l'enfant à venir au monde, elle ne fait justement que l'aider en un sens. Ce n'est pas l'accoucheuse qui va changer les traits physiques de l'enfant, son poids, son code génétique : elle peut favoriser des éléments, ou les défavoriser, c'est vrai. Mais il y a une donnée qui est déjà là. Pour l'avant-garde révolutionnaire, c'est la même chose : tu peux favoriser un processus révolutionnaire, mais il y a des données qui sont là, historiques. Tu ne peux intervenir dans une société sans prendre en compte son histoire politique, sociale, culturelle, tous ces éléments enchevêtrés. [...] Cela signifie, pour moi, avec Marx : les conditions d'une révolution viennent de l'intérieur d'une société, de son intérieur profond. Et dans cet intérieur profond, ici, que tu le veuilles ou non, que ça plaise ou non, il y a l'islam, qui a été un courant civilisationnel historique, profond. » [8]

Ces réflexions posées dans les années 1970 prirent une nouvelle ampleur dans les années 1980 avec l'émergence d'organisations de résistance ayant l'islam comme référence centrale et le développement de la lutte des Palestiniens de l'intérieur en dehors du cadre de l'OLP repliée à Tunis. Cette émergence politique des Palestiniens de l'intérieur qui se manifesta publiquement au cours de manifestations durement réprimées par les autorités sionistes en 1982, prit une ampleur nouvelle avec le déclenchement de la première intifadah en décembre 1987. Les émeutes populaires puis les grèves de commerçants firent de la résistance des Palestiniens de l'intérieur le point focal de la moumana'a arabe contre l'Entité sioniste. Une nouvelle étape de la résistance contre colonisation commençait au cours de laquelle le caractère national et islamique de la résistance pris une nouvelle dimension. Au niveau politique, différents mouvements politiques, dont le Fatah, le FPLP ou le Jihad Islamique, constituèrent une Direction patriotique unifiée pour soutenir et organiser l'intifadah.

Parallèlement à la Direction patriotique unifiée, l'organisation des Frères Musulmans en Palestine qui ne participait pas à la résistance populaire concentrant son travail sur la prédication religieuse et l'action sociale, entra dans la lutte en créant le Hamas dirigé par le cheikh Ahmed Yassine. La création du Hamas correspondait à l'intensification de la résistance des Palestiniens de l'intérieur et à la montée en puissance d'une nouvelle génération de militants au sein de l'organisation des Frères Musulmans en Palestine, tel que Abdelaziz ar-Rantissi, résolu à engager la résistance armée à la colonisation sioniste. Rapidement le Hamas mit sur pied sa branche paramilitaire, les Brigades Izz ed-Din al-Qassam, chargée d'organiser la lutte armée.

Refusant d'abdiquer, contestant la conférence de Madrid de 1991 et les accords d'Oslo de 1993, le Jihad Islamique et le Hamas jouèrent un rôle central dans la résistance populaire à la colonisation sioniste dans les années 1990-2000. Au Liban, le Hezbollah remporta des victoires décisives contre l'Entité sioniste en 2000 et surtout 2006. Ce qu'aucune armée arabe conventionnelle n'avait réussi à faire, la résistance populaire du Hezbollah y parvint : faire reculer durablement l'ennemi sioniste. Durant l'attaque de Gaza en janvier 2009, le Hamas et l'ensemble des organisations de résistance empêchèrent, par leur lutte héroïque, l'avancée des troupes sionistes. Comme l'écrivait Ibn Khaldoun en évoquant les mouvements fondés sur la religion, « quand les croyants voient clair dans leurs affaires, rien ne peut les arrêter, parce qu'ils sont unis dans leurs perspectives. » [9]

L'expérience historique a prouvé que les guerres conventionnelles ne sont pas le moyen le plus efficace pour mener à bien les luttes de libération nationale. Du fait de la supériorité technique des puissances hégémoniques, les guerres conventionnelles ne font qu'entériner la domination technico-militaire des nations impérialistes et de leurs alliées. En revanche, les résistances populaires ont réussi à faire reculer les puissances impérialistes comme la France en Algérie, les Etats-Unis au Vietnam et maintenant l'Entité sioniste au Machrek. La victoire de la résistance libanaise dirigée par le Hezbollah et la lutte héroïque de la résistance palestinienne à Gaza marquent le couronnement de la résistance populaire comme modalité principale de lutte contre la colonisation sioniste et la réussite d'organisations de résistance en symbiose avec l'identité civilisationnelle des peuples arabes et palestiniens.

Youssef Girard

Notes de lecture :

[1] El-Bechry Tarek, *Les arabes face à l'agression*, Paris, al-Bouraq – GEBO, 2009, page 63

[2] *Coran* 2 : 249

[3] *Ibid.*

[4] Ho Chi Minh, *Sur la guerre de guérilla*, 1952

[5] Monah Al-Çolh, *Islamité et arabisme*, in. Abdel-Malek Anouar, *La pensée politique arabe contemporaine*, Paris, Ed. Seuil, 1970, page 226-230

[6] Interview, in. Dot-Pouillard Nicolas, « De Pékin à Téhéran en regardant vers Jérusalem : la singulière conversion à l'islamisme des « Maos du Fatah » », *Cahiers de l'Institut Religioscope*, n°2, Décembre 2008

[7] Mohammed Bassem Sultan et Mohammed Bohaiss, « Question autour de l'islam et du marxisme derrière les barreaux », Cité par Walid Charara et Frédéric Dumont, *Le Hezbollah, un mouvement islamono-nationaliste*, Paris, Fayard, 2004, page 93-95

[8] Interview, art. cit.

[9] Ibn Khaldoun, *Discours sur l'Histoire universelle*, al-Muqaddima, Paris, Sindbad, 1997, page 242.